



*DNX NEOPROG n°8*

*Février 2021*



## L'éditorial

Non vous ne rêvez pas ! Voici le huitième numéro de votre webzine en édition papier. En plus de vous proposer de relire quelques moments forts de l'actualité musicale, vous découvrirez également à l'intérieur des pages de ce nouveau numéro un article sur le rock progressif et le cinéma.

Nous nous fixons cette année pour objectif une édition papier bimestrielle, le temps pour l'équipe de préparer les dossiers en plus d'écouter les albums et de partager avec vous nos impressions.

Malgré la fermeture des salles de concerts, malgré une situation sanitaire incertaine de par le monde, la création artistique survit tant bien que mal et l'actualité musicale se porte relativement bien. Les groupes composent, rentrent en studio et l'année 2021 est déjà riche de promesses avec le grand retour de Transatlantic, un nouveau Steven Wilson qui fera couler beaucoup d'encre, le troisième album studio de Liquid Tension Experiment, un disque acoustique de Anneke ainsi que de nombreuses sorties auto-produites, comme Monnaie de Singe ou JPL, des albums qui méritent toute votre attention. Nous ne pourrons pas parler de toutes les sorties, elles sont trop nombreuses. Comme à notre accoutumée, nous vous présenterons des artistes reconnus et soutenus par des majors mais également des projets méconnus, amateurs ou professionnels, qui nous auront éblouis.

Plus que jamais les artistes ont besoin de vous pour continuer à vivre, ne les oubliez pas au milieu de vos tracas quotidiens, soutenez-les en achetant leur musique, en suivant leurs concerts donnés sur Internet, et surtout, écoutez de la musique.

Jean-Christophe

### L'équipe :

Jean-Christophe  
Laurent  
Jean-Noël  
François  
Marc

Chroniques, informatique, publications, relations publiques  
Chroniques, relecture  
Chroniques, publications  
Chroniques  
Chroniques, publications, webzine papier

### Contact :

Neoprogram 93 route de Lyon 67400 Illkirch-Graffenstaden France  
contact@neoprogram.eu  
<http://www.neoprogram.eu>

### Suivez nous:

Facebook : @neoprogram  
Twitter : @redactNeoprogram  
Instagram : @webzineneoprogram

# SOMMAIRE

2

EDITO

4

LES CHOIX DE LA REDACTION

4 Gazpacho

7 Silent Skies

9 Gandal's Fist

11 Plini

14 Vous Autres

17 Amon Sethis

21 Twelfth Night

25 Crippled Black Phoenix

28 Katatonia

30 Fates Warning

34

ILS MERITENT EGALEMENT VOTRE ATTENTION

Une sélection d'albums qu'il serait dommage de rater

35

NOTRE DOSSIER

Prog et Cinema

49

JEUX



*Année 2020*  
*Kscope*  
*Progressif*

*Titres:*  
Space Cowboy  
Hourglass  
Fireworker  
Antique  
Sapient

## Gazpacho

### Fireworker

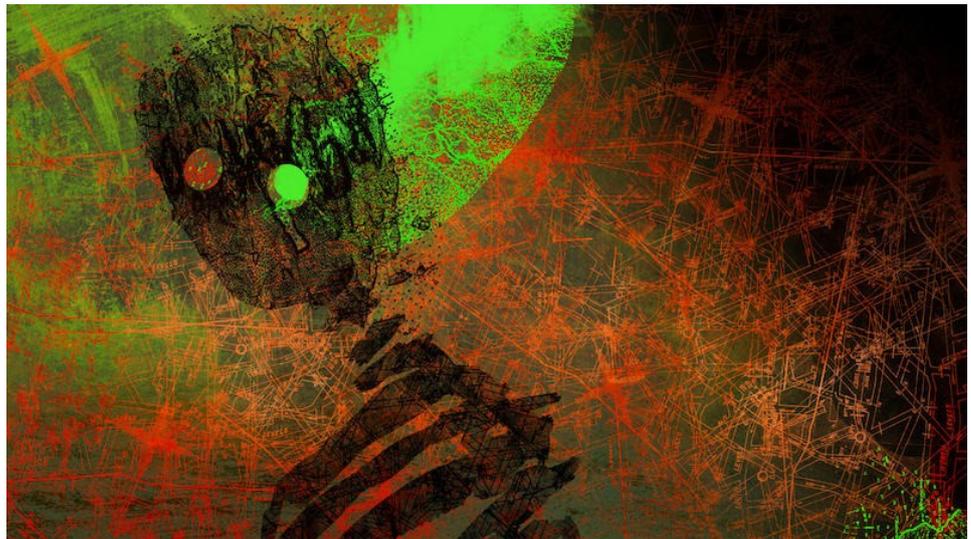
Après avoir quelque peu malmené Gazpacho avec Soyuz, comment allait être reçu Fireworker ? Pour tout vous dire, nous l'avions simplement oublié faute de promotion. Il aura fallu une récente chronique de Alias pour que l'album me revienne en mémoire. Les paroles de notre confrère helvète me mirent suffisamment l'eau à la bouche pour que je commande le vinyle. Et dès le premier morceau, 'Space Cowboy', à la grande puissance dynamique, j'ai compris que nous étions passés à côté d'une merveille.



Vous connaissez Gazpacho et son rock progressif unique, mélancolique, qui peut sembler monotone à certains, ces six artistes qui ne vivent pas de leur art. Ce groupe par trop méconnu, que j'ai appris à aimer, figure aujourd'hui parmi ceux que je rêve de rencontrer et de découvrir en live. Bientôt qui sait, car ces mots étaient écrits avec la dédicace : "A heartfelt thanks for your support ! Hope to see you on our next tour !".

Je pensais que Demon resterait mon album préféré dans leur discographie, mais je dois réviser mon jugement avec Fireworker.

S'il est bien une musique à découvrir au casque, c'est celle de Gazpacho. Le groupe n'a jamais joué de grandiloquence ou de démonstration technique, préférant tisser des atmosphères et susciter des émotions sur le long terme. Dans leurs albums, vous n'entendrez pas de solo, et le chant quasi monocorde invite plus à l'introspection qu'à l'exubérance. Au casque, chaque instrument, savamment dosé, dessine sa propre ligne comme la basse qui évolue dans 'Space Cowboy'. D'autres sonorités émergent: des cloches, des mains frappées en rythme, un discret roulement de tambour, le violon, quelques bruitages et voix qui achèvent d'asseoir l'atmosphère du morceau. Une musique en dentelles qui n'exclut pas (particulièrement sur ce dernier album) quelques coups d'éclats comme des chœurs lyriques ou bien une brutale montée en puissance des guitares.



Lorsqu'un album dure cinquante minutes et ne compte que cinq morceaux, il y a forcément un loup. Gazpacho ouvre Fireworker avec un titre fleuve de vingt minutes, se repose avec trois pièces plus raisonnables et conclut avec un dernier quart d'heure musical. 'Space Cowboy' est l'absolue merveille composée par le groupe. Il conjugue finesse et puissance à la perfection, comme en leur temps 'Invisible Man' ou 'Ocean Cloud' de Marillion. Le titre fourmille de ces petits détails qui font que l'on peut l'écouter encore et encore, on y trouve toujours une nouveauté et lorsque soudain les chœurs explosent, la surprise est totale. 'Hourglass' est une épure en comparaison. Jan-Henrik pose quelques mots sur des notes de piano remplacées par de l'orgue avant que les chœurs ne s'invitent une nouvelle fois et laissent place au violon de Mikaël. Cette pièce-là, même après 'Space Cowboy' qui aurait pu lui faire de l'ombre, est absolument sublime.

Avec 'Fireworker', Gazpacho esquisse une danse folklorique où les guitares deviennent soudain menaçantes, faisant basculer l'atmosphère. 'Antique', très beau au demeurant, ne possède pas la même force évocatrice que les autres titres de l'album du fait de son écriture plus linéaire. Il faudra remettre le casque pour en apprécier toutes ses subtilités comme celles du violon et des percussions. Le second grand format de Fireworker, 'Sapient', sur des notes de S.O.N.A.R. et des voix d'enfants, nous plonge dans quinze fabuleuses minutes d'une infinie richesse aux tonalités parfois proches de 'Out of this World'.

# GAZPACHO

Fireworker évoque des souvenirs ainsi que cette force obscure qui, tapie au fond notre conscience, gouverne nos instincts. Des textes parfois proches de l'écriture automatique et difficiles à dénouer, dans lesquels on retrouve de nombreuses références aux précédents albums, sans que cela nous éclaire pour autant sur leur signification. Mais la musique nous porte, plus que jamais, avec son indicible mélancolie soulevée de rares mais violentes tempêtes. Un album tout simplement sublime.





Année 2020  
AFM Records  
Progressif

Titres :  
Horizons  
Endless Dreams  
Us  
Solitude  
Oceans  
Here Comes The  
Rain Again  
Walls  
Distance  
1999

## Silent Skies

### Satellites

Il est des rencontres qui donnent naissance à des merveilles. Vous vous souvenez certainement de l'album [The Atlantic](#) de Evergrey qui m'avait ébloui et qui figure depuis dans mon top des disques de metal progressif. Je vous ai également parlé de Vikram Shankar et de son travail sur l'album Skylighting du groupe Avandra. Alors maintenant imaginez ce que pourrait donner une collaboration entre ces deux artistes.



Satellites est né de cette rencontre, la voix de Tom V. Englund associée au piano et claviers de Vikram Shankar, dix morceaux entre classique, cinématique et ambient magnifiés par la voix du chanteur de Evergrey.

La frontière entre guimauve dégoulinante et chef-d'œuvre est ténue dans les pièces de Silent Skies. Pris seul, le piano de Vikram et ses arrangements pourraient passer pour du remplissage, la bande originale peu inspirée d'un film et le chant de Tom pour du mélodramatique larmoyant. Mais les deux réunis se complètent tellement bien qu'ils s'en trouvent renforcés, que la partition de Shankar devient riche et la ligne vocale de Englund juste fabuleuse.

J'avoue que je suis addict aux cordes vocales ainsi qu'aux notes de piano, ce qui fausse probablement mon jugement. L'album m'emporte à chaque écoute un peu plus, et je n'ai pas résisté à l'appel du vinyle même si j'ai déjà un enregistrement de belle qualité entre les oreilles, en priant pour que le pressage soit à la hauteur des artistes et de leur travail, ce qui n'est pas toujours le cas hélas.

L'aventure a commencé par une reprise de 'Distance' de Evergrey par Vikram, une version qui a subjugué Tom et l'a décidé à travailler avec le pianiste. Le résultat ce sont dix ballades cinématiques et classiques au piano, avec quelques arrangements aux violons et claviers ainsi que percussions et batterie à l'occasion, une magnifique reprise de 'Here Comes The Rain Again' de Eurythmics, bien évidemment 'Distance' de Evergrey ainsi que '1999', l'unique instrumental de l'album.

Je ne suis pas fleur bleue, cependant les émotions me submergent à l'écoute de 'Horizons' qui semble né d'un album d'Anathema et de la B.O. de La Leçon de Piano. En réalité, j'ai la larme à l'œil pendant près de cinquante-six minutes.



Je parlais de remplissage cinématique plus haut et c'est injuste, Vikram joue juste les notes nécessaires à la musique, non pas par économie mais par souci de l'épure. Il aurait pu sans doute se passer des violons et de la batterie, mais il s'est arrêté juste à temps, sauf peut-être sur 'Endless', qui souffre par trop d'arrangements à mon goût.

Tom et Vikram nous livrent un Satellites mélancolique, sombre, presque désespéré, d'une grande beauté, une épure musicale qui met à l'honneur le talent des deux artistes. Un album pour les amateurs de belles voix et de piano, prêts à se perdre dans la mélancolie de la brume pendant une heure, au risque de ne plus désirer retrouver leur chemin ensuite.



Année 2021  
Autoproduction  
Progressif

Titres :  
A Fool's Folly  
The Master and the  
Monkey (Part 1)  
Seaworm!  
Stakes at Low Tide  
Momentous Days  
The Siren's Kiss  
Creatures Great,  
Creatures Small  
Maurice the Bat  
The Wandering  
Rocks  
The Life and Crimes  
of Pierre du Gâteau  
Croak of Truth  
Dance of Umbra  
A Trick of the Tongue  
Xavier the Troll  
All that Glisters...  
The Master and the  
Monkey (Part 2)

## Gandalf's Fist

### The ReMaster And The Monkey

C'est l'histoire de Pierre la grenouille cul-de-jatte  
Qui, pour s'échapper d'un cirque, avait perdu ses pattes.  
Perché sur la tête de François, bipède simiesque  
Nos compères vécurent une aventure rocambolesque.

Leur voyage les amène à un village, en bord de mer  
Avec pour guide la chauve-souris Maurice.  
Ils occirent un monstre marin dans l'estuaire  
Et prennent ensuite la mer sur un frêle esquif.

Voguant plusieurs jours vers d'autres cieux  
Résistant au chant d'une sirène, aphones,  
Ils atteignent une île trouant l'horizon orageux  
Des rochers dominés par le Temple du Trône.

Ayant mis pied sur la Terre ferme  
Le brigand circassien, avide de pouvoir, prit le trône.  
Revanchardeur sur sa vie passée, y mettant un terme  
Pierre régna sans partage, fort de sa couronne.

Cette petite fable est, comme indiqué dans cette œuvre, Via musique et paroles, une allégorie du pouvoir: Est maître celui qui, par son verbe, charme, manœuvre, Faisant briller sa couronne devant son auditoire.



Ce 'nouvel' album des anglais de Gandalf's Fist  
Est une resucée célébrant un anniversaire.  
Il fête les dix ans de musique progressiste  
Du groupe qui a entièrement retravaillé le master.

The Master and the Monkey, conçu en l'an deux mille dix  
Était une démo surtout créée pour s'amuser.  
Elle séduisit une dizaine de fans des artistes  
Qui reçurent la galette de piètre qualité.

De tiroirs la vieille démo a été déterrée.  
Artwork, paroles, musique, enregistrement,  
Le projet musical a été complètement revisité,  
Y incluant dans l'offre un vinyle rouge sang.

## Randalf's Fist

Sur l'album se succèdent narration et chansons,  
La musique y enchaînant différents styles.  
Découvrez les chœurs guerriers à l'unisson,  
Teintes metal, hard rock, folk et flûte habile.

Viennent une danse folk médiévale sympathique,  
Avec pipeau, tambours et cornemuse,  
Chevauchée rock et chœurs emphatiques,  
Titre punchy, guitares acoustiques incluses.

Vous trouverez aussi, entre autres, ça et là,  
Percus à consonances indiennes, mandolines,  
Et pour finir, une voix se perdant dans l'au-delà,  
Après, en deux parties, le dernier titre éponyme.

Je n'ai pas écouté la version originale,  
Mais cette histoire prog est plaisante à écouter.  
Un album varié, équilibré, loin d'être banal,  
Qui, sans temps mort, saura vous captiver.

Avec trois offres sur supports physiques,  
L'album sort en janvier, le vingt et un.  
Amphibien, Simien, Chauve-souris quantique,  
A vous de choisir celle qui vous convient !



Année 2020  
Metal Progressif

Titres :  
I'll Tell You Someday  
Papelillo  
Perfume  
Last Call  
Impulse Voices  
Pan  
Ona / 1154  
The Glass Bead  
Game

## Plini

### Impulse Voices

En tant que chroniqueur depuis maintenant quelques années, donner la note maximale à un album n'est pas vraiment dans mes habitudes. D'une part parce que cela peut sous-entendre qu'il n'y a rien de mieux en termes de musique, ce qui est très réducteur, et d'autre part parce que tout cela reste énormément subjectif. Je n'ai donné en fait qu'une seule fois la note maximale à un artiste, et il s'agissait de Plini avec son album [Handmade Cities](#). Une note dût plus à un énorme coup de cœur qu'à une supposée perfection somme toute toujours discutable. Un EP et deux interludes plus tard, le guitariste australien et ses amis sont revenus en force en novembre dernier avec Impulse Voices, et pour qui aime ce style de musique, ce dernier album est dans la pure lignée des précédents.

On retrouve déjà une belle pochette d'Alex Pryle et de nouveau un joli bestiaire débordant d'imagination et où les hommes, minuscules au milieu de tous ces poissons, singes oiseaux et autres lapinscargots, auraient repris leur humble place au milieu de toute cette foisonnante et joyeuse biodiversité.



Vu ce qui a été dit un peu plus haut, et comme vous pouvez vous en douter, si vous aimez Plini, pas de surprise, vous pouvez foncer et ouvrir toutes grandes vos oreilles pour accueillir - si ce n'est déjà fait - sans réserves ce nouvel album instrumental. Plini Roessler-Holgate et son intarissable et verbeuse Strandberg font toujours autant d'étincelles, et la magie opère une fois de plus.

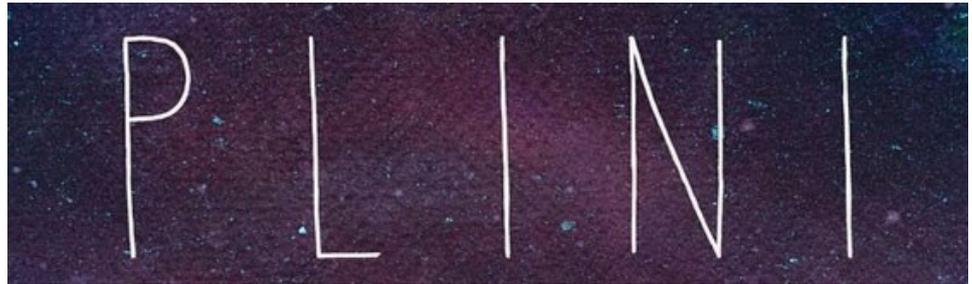
L'australien continue de s'amuser avec ses complices habituels à la batterie (Chris Allison), à la basse (Simon Grove) et au saxophone (John Waugh), et histoire de varier les plaisirs y a ajouté les contributions de Dave Mackay aux claviers, de Devesh Dayal et Aleksandra Djelmash au chant, et de la harpe avec Amy Turk.

La musique ? Dans le plus pur style Plini. Avez-vous déjà croqué à pleines dents dans un fruit bien mûr, à la fois croquant et juteux à souhait ? Un fruit exotique qui exploserait vos papilles; un fruit charnu, légèrement sucré, vanillé, fleuri, avec des notes poivrées, citronnées qui s'inviteraient régulièrement pour vous revigorer des papilles déjà mises en éveil par tout ce fabuleux cocktail d'arômes à la fois doux, suaves et piquants. Un véritable feu d'artifice, alternant fontaines reposantes et explosions inattendues de mortiers multicolores.



Dans cet album on y retrouve bien sûr la basse grondante de Simon, la batterie mitrailleuse de Chris et les innombrables interventions explosives ou plus zen de Plini à la guitare. En fait, on ne sait jamais à quoi s'attendre lorsque Plini déroule son écriture. Une chose est sûre, l'alternance de moments calmes et beaucoup plus tendus est maîtrisée à la perfection et maintient constamment l'écoute et le plaisir au niveau maximal. Ça jaillit continuellement, ça ne se tarit jamais, c'est sans fond et sans fin. En une sorte de geyser continué complètement imprévisible. Là réside, en tout cas pour moi, la botte secrète de cet artiste. Dans cet album, seul 'Ona / 1154' conserve une trame très cool sans aucune explosion musicale. Sur un motif simplissime de trois fois trois notes à la guitare servant de refrain, plusieurs articulations s'enchaînent, y incluant un piano très très jazzy ainsi qu'un petit solo de guitare dont l'australien a le secret. 'Impulse Voices' est lui aussi basé sur un petit motif rythmé, très simple, groovy et qui sert de base à de nombreuses variations, comprenant coups de basse en mode djent, variations syncopées, double pédale frénétique.

Le jazz s'invite encore avec ses notes veloutées sur 'Papelillo'. 'Perfume' vous ensorcèlera avec sa cassure électro; avec 'Pan' le saxophone feutré de John et l'avènement jusqu'à son acmé musical vous propulseront dans l'éther étoilé, avant que Plini ne reprenne brillamment la main avec un solo dantesque. Quant à 'The Glass Bead Game' et ses neuf minutes, outre un solo de harpe de Amy qui ajoute encore un peu plus de cristal à ce dernier titre, les séquences strandberguesques de l'australien sont une nouvelle fois l'occasion de se rendre compte de l'imagination, de l'inspiration et de la foulditude des idées de l'australien.



Jazz, métal explosif, djent qui tabasse, mélodies inspirantes et bien plus encore sont dans cet album. Le plus étonnant dans tout cela - mais ce n'est point un scoop - est que Plini sait combiner à la fois une musique nerveuse, technique et mélodique qui garde toujours une âme et atteint le cœur, et ça c'est une sacrée performance. Dois-je en rajouter ?

La vraie question qui peut être posée à ce stade est de s'interroger sur la musique que composera Plini dans, par exemple, une dizaine d'années. En tout cas, cela va être un plaisir de suivre son regard tourné vers ce mince croissant de lune fétiche.





Année 2020  
Season Of Mist  
Post Metal

Titres :  
Onde  
Vesuve  
Ecueil  
Sans Seves  
In Humus  
Nitre

## Vous Autres

### Sel De Pierre

De l'espoir, vous n'en trouverez que très peu sur Sel De Pierre ou alors nous n'avons pas tout à fait la même définition de ce mot. On aimerait bien s'accrocher à quelque chose mais la lumière ne perce qu'en de rares occasions et même lorsque celle-ci éclabousse le tableau, ce n'est pas tout à fait celle qu'on espérait voir venir. Ce duo nantais au mystérieux patronyme, Vous Autres, pratique un post black doom metal inquiétant et misanthropique agrémenté de subtiles atmosphères electro, le genre de musique qui parlera surtout aux fans d'ambiances extrêmes et de mélodies froides. Ça vous plombe, ça vous écorche parfois et ça vous emporte dans un lieu où le bonheur d'être n'est qu'un lointain souvenir. Rien de satanique pour autant, pas de croix inversée ou de paroles à la gloire du malin. Non, leur black metal ne s'apparente pas aux productions crues et caricaturales de la première vague de ce style, pas plus d'ailleurs qu'à la seconde vague, barbouillée elle, de sympho kitsch. L'essence du black est là mais ça ne va pas à toute vitesse, le tempo est varié, au service du rendu des atmosphères. Bref, leur musique est une évolution moderne du genre, une mutation intelligente, ce qui n'a pas échappé au boss du label Season Of Mist qui vient de les signer.



Dès 'Onde', la couleur est annoncée. On est collé au mur par un riff menaçant et malsain très doom dans l'esprit. La lourdeur du propos est renforcée par les accélérations savamment dosées de la double pédale. Précisons d'ailleurs à ce sujet que la batterie a été programmée sur cet album mais, heureusement, sans desservir l'ensemble. Le résultat est en effet franchement convaincant. Lorsque le chant vindicatif et emplis de souffrance vient déchirer la toile de fond posée, on se sent violemment pris à partie.

La condamnation est sans détour. Il va nous falloir du temps pour digérer les ondes de ce jugement surtout que les nantais reviennent régulièrement à la charge en nous assénant de puissants coups martiaux à la saveur épique (vers trois minutes) ou en précipitant notre chute par le renforcement de la dynamique black. Ce long morceau d'ouverture nous réserve aussi des temps de rédemption ou plutôt de réflexion, devrais-je dire. La cassure aux deux-tiers du morceau rappellera à certains l'atmosphère oppressante développée sur 'The Ar' de Tiamat présent sur Wildhoney, un must have du dark gothic metal. Quant au final, plus aérien et mélancolique, il repose sur un gimmick typiquement black (en grattant rapidement les cordes, on accentue l'impact des notes et donc de la mélodie). 'Onde' s'achève au bout de neuf minutes. C'est le temps qu'il aura fallu au duo pour démontrer sa capacité à combiner différentes atmosphères décrivant toutes la même terre noircie et désolée. On en ressort meurtri, secoué mais captivé par les images que l'on s'est fabriquées pendant l'expérience.



Forcément, on en redemande. 'Vesuve' débute par un son electro lovecraftien. Effroyable, j'adore ! C'est ce genre de détail qui fait aussi qu'on y retourne... Puis, quelques arpèges, une frappe lourde, des chœurs lointains en écho qui s'émeussent (l'ombre de Bathory s'abat brièvement sur la composition) et c'est reparti pour sept minutes ténébreuses. Avec en guest Maxime Febvet au chant (Déluge), 'Vésuve' se veut tout aussi noir que 'Onde'. Ses growls (pas ses chaussures hein !), exemplaires, intensifient la gravité du discours et décuplent l'émotion qui en ressort. Ça ne va pas nous faire du bien encore une fois mais on prend un réel plaisir à découvrir ce cauchemar surtout que quelques moments plus lumineux et épiques nous donnent du courage. 'Sans Sèves' est plus brutal avec son riff central bien tordu. On y décèle un petit côté Gojira en raison notamment des ruptures qui émaillent ce titre. Une référence qui reviendra de temps en temps à l'écoute de cet album inspiré.

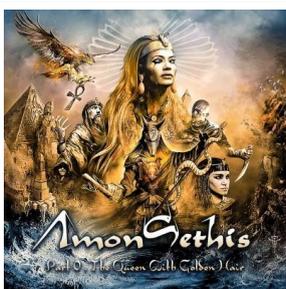
‘In Humus’ vaut également le détour. Le duo prend le temps de planter le décor. On commence par flotter au-dessus du sol dans une ambiance quasi mystique. Le brouillard épais est transpercé de quelques arpèges énigmatiques et de percussions guerrières annonçant le combat à venir. Un chant (clair) spectral enveloppe la scène puis est suivi de vociférations lointaines qui nous plongent progressivement la tête sous terre. Pour peu, on en aurait presque le goût de la matière organique en décomposition en bouche. Le titre se densifie mais sans atteindre des sommets de violence. En effet, le groupe a, encore une fois, travaillé sur les ambiances et tape ici davantage dans un black complexe et atmosphérique. Une belle réussite mais on aurait aimé un peu plus de mélodies faciles ...



Pour finir je me dois d'évoquer les deux titres instrumentaux qui complètent cet opus et, précisons-le, s'intègrent parfaitement au reste. ‘Ecueil’ et ‘Nitre’ justifient à eux seul l'achat de cet album. Le premier, héroïque mais toujours sombre est parsemé de touches electro gorgées de distorsion et se présente comme la bande son de ce voyage chaotique. Le second, ‘Nitre’ est un morceau que l'ami Trent Reznor aurait pu proposer sur l'album The Vietnam War, c'est vous dire la qualité du travail de composition. Baignant dans l'opacité, ce titre repose sur une boucle mélodique à laquelle se greffent des sons vibrants, des nappes de synthé vaporeuses, des chants d'oiseaux. ‘Nitre’ clôt l'expérience de façon presque ...positive. Enfin n'exagérons rien quand même !

## **SEL DE PIERRE**

Sel De Pierre est un album mature sans réelles failles. Ses géniteurs ont exploré différentes options pour traduire en musique un univers minéral déshumanisé et hostile. Évidemment, ceux qui qualifient la musique extrême de bruit n'auront pas de révélation à l'écoute de cet album définitivement pessimiste mais les autres pourraient bien y trouver quelques perles noires.



Année 2020  
Autoproduction  
Metal Progressif

Titres :  
The Legacy From  
The Past (Intro)  
Nitocris, The Queen  
With Golden Hair  
My Sister, My Love,  
My Pharaoh  
The conspiracy  
The Secret Letter  
The Rise Of Aoutef's  
Army  
Lost In The West  
Desert Storm  
Osiris, God Of The  
Dead  
Mask Of Wrath  
By The Torture  
Eternal Love  
The Blood Red  
Temple  
From Dust To The  
Stars

## Amon Sethis

### Part 0 : The Queen With Golden Hair

Il y a des albums qui d'entrée vous saisissent, vous intriguent et vous décontenancent. On sait qu'ils ne sont pas parfaits, on y a bien décelé un peu de naïveté ou quelques imperfections mais ils contiennent aussi et surtout une fraîcheur et une authenticité devenues trop rares aujourd'hui.

Dès la première écoute de Part 0. The Queen With Golden Hair, un halo de magie s'est aussitôt dessiné autour des compositions et j'ai rapidement eu un besoin viscéral d'y retourner. Emu par la sincérité de l'interprétation, surpris par la qualité des orchestrations et provoqué par les furieux passages heavy prog trash, j'en redemandais dans la foulée.

Cet album envoûtant m'a fait revivre des émotions que j'avais laissées derrière moi en me renvoyant à l'époque où je découvrais le brillant Northern Recital des lorrains de Seyminhol et à celle où je me faisais corriger sur les titres heavy trash de l'inégal mais inspiré DREAM de Eternal Flight.



Deux références hexagonales que je cite volontairement car en plus de chasser sur les mêmes terres (ou presque) que les grenoblois de Amon Sethis, perpétuent elles aussi l'esprit du metal dans ce qu'il a de plus noble. Les métalleux feraient bien de se pencher plus souvent sur cette belle et sincère école française insuffisamment exposée et reconnue. A l'instar des deux formations précitées, Amon Sethis déborde d'idées et de talent.

Des musiciens passionnés qui n'ont pas fait les choses à moitié en publiant cet opus professionnel de metal cinématographique habilement mixé et produit (deux-cent vingt pistes quand même !) de soixante-dix minutes. Un boulot pharaonique ... Rien que pour cela, on leur pardonnera volontiers les quelques défauts remarqués et qui finissent, après plusieurs écoutes, par se révéler charmants.

Julien Tournoud, le vocaliste de Amon Sethis et ex Hellixxir, est à l'origine du concept développé sur cette troisième livraison. Il a imaginé toute une histoire gravitant autour de la reine Nitocris, considérée comme la mère des pharaons. Cette aventure épique et semi-légendaire se situe aux alentours de la septième et huitième dynastie de l'Égypte ancienne, dans ce que l'on appelle la première période intermédiaire, à cheval entre l'Ancien et le Moyen Empire.



Une époque obscure et chaotique durant laquelle le pouvoir central n'existait plus, laissant place à ce qui s'apparente à un système féodal. Pour vous donner d'autres repères, à cette époque, il y a plus de quatre mille ans donc, la pyramide de Kheops et le Sphinx étaient déjà construits ! Diplômé d'une maîtrise d'histoire ancienne et passionné par le sujet, nous pouvons accorder toute notre confiance à Julien en ce qui concerne les références citées dans ses textes et les nombreux signes et symboles cachés sur le riche visuel signé JP Fournier et Catalina Ramirez. Voilà pour le décor.

Épaulé dans la composition par Elliot Tordo, l'ex claviériste, Julien délivre une prestation exemplaire. Il n'est pas le chanteur le plus imposant que je connaisse, mais il met tellement de passion et de cœur dans ses interventions qu'on ne peut qu'être ébloui par son travail. Il apporte en effet beaucoup de relief aux compositions en alternant chant aigu, médium, rageur ou théâtral et s'acquitte même de quelques growls très convaincants. S'il nous rappelle évidemment d'autres chanteurs évoluant dans la sphère heavy power metal, cette variété de hauteurs et d'intensité permet finalement d'affirmer que Julien a, comme ils aiment à dire dans certaines émissions grand public, sa propre signature vocale (argh ! J'ai horreur de cette expression ...).

Les mélodies enfantées pour porter ses textes sont à la hauteur du projet : divines, héroïques, émouvantes et enchanteresses. On ne vibre pas uniquement sur les refrains mais aussi sur les couplets et les pré-chorus. Quel panache sur des titres comme 'The Conspiracy', 'Mask Of Wrath' ou encore 'The Rise Of Aoutef's Army' ! Quelles impressionnantes envolées sur 'The Desert Storm' ou sur le refrain de 'Osiris, God Of The Dead' ! Julien est un chef de guerre (« Êtes-vous prêt à rejoindre l'armée du Pharaon ? ») qui sans nul doute devrait rallier à sa cause bon nombre de métalleux.



Part 0. The Queen With Golden Hair, ce sont aussi des orchestrations orientales et épiques grandioses façon Alan Silvestri ou Jerry Goldsmith.

Réécoutez les bandes originales de La momie (et de son retour ...) pour vous faire une petite idée de ce que ça peut donner. Vous risquez d'être surpris par la qualité des travaux de ces compositeurs.

Bref, les orchestrations sont sans conteste l'autre point fort de cette superproduction. Omniprésentes mais pas écœurantes, elles s'assimilent facilement, embellissent chaque titre et servent de liant pour que l'album ne perde pas en cohérence.



Le groupe, malin, évite le piège de la complexité et mise davantage sur l'efficacité et la subtilité. Un parallèle peut se faire avec les atmosphères développées sur les premiers albums des brésiliens d'Angra. Les claviers se veulent plus orientaux mais le dosage et la finesse s'en rapprochent, délivrant cette magie que nombre de formations peinent à exprimer.

Ajoutez à cela des narrations en langue arabe, des percussions déposées çà et là et il ne vous restera plus qu'à fermer les yeux pour sentir le souffle chaud du désert égyptien.

Mais Amon Sethis c'est avant tout du metal. Pour que la sauce prenne, il fallait nécessairement varier le propos, fournir des plans bien heavy, mid-tempo ou speed et mettre un minimum en avant la technique des musiciens tout en respectant l'esprit de chaque titre. Et c'est exactement ce qu'a fait Amon Sethis.

Olivier Billoint, le guitariste, propose de puissantes saccades ('The Rise Of Aoutef's Army', 'Desert Storm') mais celles-ci ne sont pas majoritaires. La plupart de ses interventions, dans un esprit clairement prog mélodique ('The Blood Red Temple'), soutiennent les orchestrations, ce qui inévitablement m'oblige à souligner le dynamisme du batteur, Sébastien Perrad, dont la performance est assez époustouflante. Sur ses solos, Olivier évite les démonstrations techniques interminables et inutiles.

Il vise juste et surprend l'auditeur en proposant des parties originales. Mais il sait aussi se lâcher. Sur le survitaminé 'Mask Of Wrath' rappelant fortement Symphony X, il se fend d'un solo tout simplement jouissif qu'il partage avec Adrien Gouzy (remplacé depuis peu par le claviériste Benjamin Naire). Enfin, je ne pouvais pas finir sans évoquer les délicates interventions de Laetitia Bertrand, la bassiste dont le jeu, bien audible, se révèle au final absolument essentiel pour compléter le travail du reste de la troupe. Armée de sa fretless, sa partition de notes chaudes et rondes s'harmonise intelligemment avec celles de ses comparses. L'exemple même d'une musicienne qui sait se rendre indispensable grâce à un jeu inspiré.



Sur Part 0. The Queen With Golden Hair, l'attention de l'auditeur est sans cesse relancée, une prouesse assez rare. Amon Sethis vient de frapper très fort et est assurément ce qui se fait de mieux aujourd'hui en matière de power metal progressif et symphonique en France.

Un groupe aux multiples influences certes, mais qui possède déjà sa propre personnalité. The Pyramid's Box contenant la discographie complète du groupe (trois cds + un cd bonus) est à déposer au pied du sapin des fans des premiers albums conceptuels de Symphony X, Nightwish, Rhapsody, Angra, Dark Moor, Avantasia, Seyminhol ... Je m'arrête là. Et dire que je n'ai même pas eu le temps de vous parler du tube 'Lost In The West' ...



Année 2021  
Autoproduction  
Progressif

Titres :

The ceiling speaks  
Human Being  
The end of the  
endless majority  
This City  
World Without End  
East to west  
Creepshow  
Für Helene  
We are sane  
CRAB  
The poet sniffs a  
flower  
Sequences  
Fact and fiction  
East of eden  
Love song

## Twelfth Night

### A Night To Remember

Les sorties des enregistrements audio ou vidéo de Twelfth Night mettent parfois très longtemps pour arriver jusqu'à leur public. C'est le cas de leur dernier live, A night to remember, enregistré fin 2012. Il aura fallu attendre sept années pour que celui-ci soit disponible sous deux formats, Blu-ray ou double CD. Si vous voulez en apprendre plus sur les premières années du groupe, je vous invite à lire ma chronique de l'édition définitive de Fact and Fiction, leur album emblématique.

Après celui-ci et le départ de son chanteur Geoff Mann, Twelfth Night a continué quelques années avec un nouveau chanteur, Andy Sears. Le son du groupe a alors pris un aspect plus new wave et l'échec de leur album XII signé par Virgin sera le chant du signe de Twelfth Night avec le départ d'Andy Sears et de Clive Mitten. Ce dernier s'occupant ensuite d'un studio d'enregistrement, celui-ci va servir en 1988 pour l'enregistrement, par le groupe original avec Geoff Mann, de leur epic 'The collector' qui était resté à l'état de démo lors du départ du chanteur. Une nouvelle version de 'Love song' sera également enregistrée lors de cette session. Ces deux titres se retrouveront sur une compilation Collector's item qui paraît en 1991.

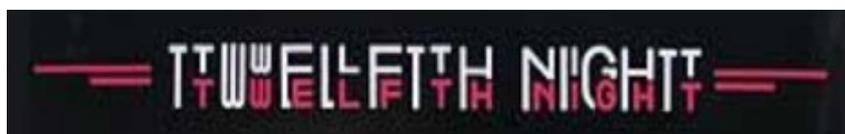


Geoff Mann décède d'un cancer en février 1993. Le groupe avec Andy Sears va à nouveau se réunir pour enregistrer un morceau 'Piccadilly Square' qui figurera sur l'album hommage Mannerisms dont les bénéfices iront à la famille de Geoff Mann. Une longue période de totale inactivité va s'en suivre jusqu'en 2007. Andy Sears, alors installé en Espagne, va contacter Clive Mitten en vue de jouer au festival Tiana de Barcelone.

Cette initiative aboutira au retour de Brian Devoil et Andy Revell pour une nouvelle existence scénique de Twelfth Night. La formation est alors complétée par le chanteur multi-instrumentiste Mark Spencer.

En 2010, Andy Revell, non disponible est remplacé par le guitariste Roy Keyworth accompagné de son compère de Galahad Dean Baker aux claviers. C'est cette formation que l'on retrouve sur le double DVD MMX.

En 2012, deux formations différentes tournent. La première sous le nom de Twelfth night avec Andy Sears, Brian Devoil, Roy Keyworth, Dean Baker et Andy Faulkner à la basse. La seconde comprenant les trois membres fondateurs, Revell, Devoil et Mitten se cache parfois sous le nom de Cryptic Clues. Le trio est accompagné de Dean Baker et Mark Spencer au chant. C'est cette dernière formation que l'on retrouve sur la scène du Barbican Theatre de Londres et dont la prestation au mois de décembre 2012 a été enregistrée en audio et en vidéo.

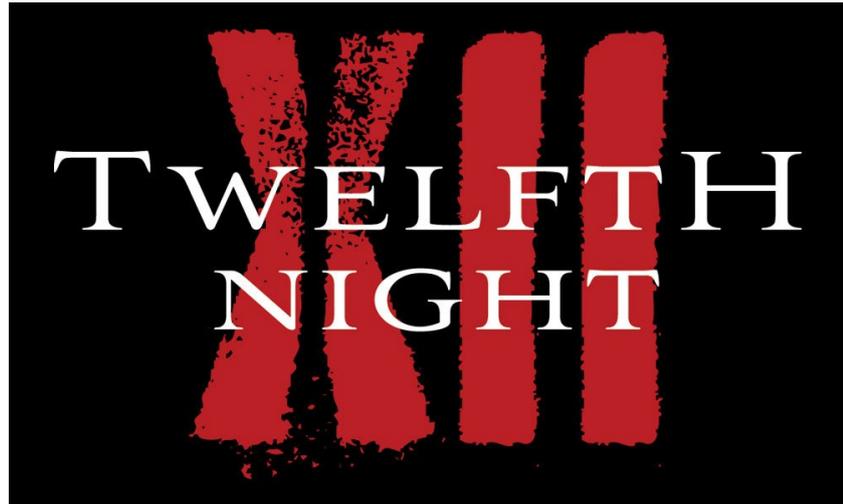


Outre le concert, le blu-ray comprend quelques bonus : Un documentaire sous forme d'interviews des différents participants, une sélection de photos (certaines sont vraiment sublimes), les discours et blagues de Clive Mitten coupés du concert ainsi que le film de douze minutes d'introduction du concert qui retrace en images l'histoire de Twelfth Night.

Le groupe bénéficie d'une grande scène sur laquelle apparaît le dessin des têtes mêlées de la pochette de Fact and fiction dessinée à l'origine par Geoff Mann. Un grand espace vide sépare la scène de la tribune où se trouve le public. Bien que ce choix ait sans doute été décidé pour permettre aux personnes filmant de se déplacer plus facilement, cela coupe la proximité du public avec le groupe.

La setlist ne comprend quasiment que des morceaux de l'époque pré Andy Sears, seul l'instrumental 'C.R.A.B.' n'en fait pas partie et encore, je ne suis pas certain qu'il n'ait pas été composé avant. L'intégralité de Fact and fiction est jouée ainsi quelques titres issus de la période où Twelfth Night était un honnête groupe instrumental selon le terme utilisé par Clive Mitten

La qualité des images est bonne, la mise en scène est assez sobre mais permet de s'attarder sur le jeu d'Andy Revell ou de Clive Mitten principalement sur le plan instrumental. Ce dernier officie non seulement à la basse mais aussi à la guitare acoustique et aux claviers. Mark Spencer qui officie ici au chant est bien évidemment aussi mis en avant lors des parties chantées et notamment lors des théâtraux 'We are sane' et 'Creepshow' où il joue autant qu'il chante. Bien que souffrant d'une extinction de voix la veille, Mark Spencer s'en tire remarquablement au niveau du chant. Le pauvre Dean Baker est essentiellement confiné à l'arrière-plan avec son grand piano exceptionnellement présent à cette occasion.



Tous les titres sont parfaitement interprétés. La plaisir et la connivence entre les membres est évidente.

Le show se termine en beauté avec l'excellent 'Sequences' et ses vingt minutes. A l'origine ce titre était instrumental, composé comme son nom l'indique d'une suite de différentes sections. Une première version chantée a existé lors du passage éphémère d'Electra Mac Leod au chant. C'est ensuite Geoff Mann qui a su coller merveilleusement ses textes pour en faire à la fois une chanson anti-militariste et un hommage aux soldats de la première guerre mondiale. D'ailleurs en 2018, date des cent ans de la fin de celle-ci, le groupe s'était reformé sans Clive Mitten le temps d'enregistrer une version studio. A noter qu'à cette occasion, quelques amis, tels qu'Alan Reed, Stuart Nicholson, Lee Abraham, Simon Godfrey ou Tim Bowness sont venus participer aux chœurs.

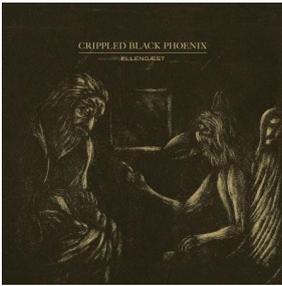
La version proposée ici est remarquable. Les musiciens brillent tout le long des différentes sections mais Andy Revell survole le tout avec ses soli variés et plein d'inspiration.

Les rappels démarrent par deux titres assez rock pour lesquels Mark Spencer prend aussi sa guitare électrique. Une troisième s'ajoute même sur l'énergique et très efficace 'East of eden', seule chanson que le groupe ait interprétée sur un plateau télé . En effet Roy Keyworth vient jouer en tant qu'invité.



Et puis Andy Revell prend la parole pour annoncer qu'ils vont jouer une chanson pour Geoff, sa chanson, 'Love song'. Difficile, à l'écoute de cet autre titre emblématique du groupe, de ne pas avoir des frissons. Le double solo magistral d'Andy Revell ajoute encore à la magie de ce titre.

Compilant le meilleur de Twelfth Night, bénéficiant d'une meilleure qualité sonore et visuelle que les autres concerts du groupe disponibles, ce Night to Remember porte bien son nom et s'avère indispensable pour les fans de ce groupe et de son univers unique. Il peut aussi servir de porte d'entrée pour les non connaisseurs.



Année 2020  
Season Of Mist  
Alternatif

Titres :  
House Of Fools  
Lost  
In The Night  
Cry Of Love  
Everything I Say  
(-)  
The Invisible Past  
She's In Parties

## Crippled Black Phoenix

### Ellengaest

L'enregistrement de Ellengaest, dernier album de Crippled Black Phoenix, ne s'est pas fait dans les conditions initialement prévues. Les difficultés et le drame, le groupe créé en 2004 par le britannique et multi-instrumentiste Justin Greaves y est habitué.

La naissance du groupe s'est déroulée autour de deux drames. La première est la mort, d'une crise cardiaque, du chanteur Johnny Morrow avec qui il avait fondé Iron Monkey. Le nom Black crippled phoenix est tiré d'une chanson qu'ils avaient co-écrite ensemble. Par ailleurs, lorsque le meilleur ami de Justin Greaves, qui l'avait encouragé à enregistrer les chansons qu'il composait à la guitare acoustique, est décédé d'un accident de la route, la création de Crippled black phoenix devenait inévitable.



Un autre épisode plus que compliqué dans la vie du groupe a été le départ du guitariste Karl Demata, accompagné du bassiste Christian Heilmann. En effet, le premier nommé a non seulement piraté la page facebook mais aussi essayé de voler le nom du groupe en l'enregistrant en secret. Cela a bien évidemment amené un sérieux conflit entre les deux parties et une énorme colère de Justin Greaves qui a alors pensé tout arrêter. Mais finalement il a remis la machine en route, une fois la situation clarifiée en 2015, accompagnée d'une signature chez un nouveau label, Season of Mist. Le groupe va ensuite sortir deux superbes albums, Bronze en 2016 et Great escape en 2018.

La musique de Crippled Black Phoenix dégage une noirceur et une colère qui feraient presque passer Roger Waters pour un joyeux drille. Si je cite ce dernier c'est notamment parce que Pink Floyd est incontestablement une des influences musicales de Justin Greaves. Outre leurs reprises de 'Run Like Hell' ou de l'intégrale d'"Echoes", leur discographie contient plusieurs titres aux forts accents floydiens.

Cependant l'ensemble de leur musique est beaucoup plus diverse que cela. Il est possible d'entendre notamment du post rock, du post metal, du space rock ou même de la cold wave, liste non exhaustive. Les thèmes musicaux sont souvent très sombres et lents. A l'origine, ils qualifiaient leurs titres de ballades de fin des temps.

Mais revenons à la création d'Ellengaest, terme issu de langages anciens qui peut être traduit par "esprit fort" mais aussi par "démon malveillant". Le claviériste Mark Furnevall, membre de base du groupe des dernières années, avait déjà décidé de partir vers des contrées musicales plus légères, mais voilà que peu de temps avant l'enregistrement c'est au tour du chanteur et guitariste Daniel Änghede de prendre le large. Il reste alors autour de Justin Greaves sa complice du duo Se Delan, Belinda Kordic pour le chant féminin, le guitariste Andy Taylor et la multi-instrumentiste Helen Stanley. Plutôt que de chercher un nouveau chanteur, la décision a été de faire appel à divers amis et connaissances. Cette solution est adaptée pour un enregistrement studio. Il faudra sûrement en trouver une autre lorsque le groupe voudra reprendre les tournées.



CRIPPLED  
BLACK PHOENIX

Le morceau d'ouverture 'House of fools' débute par la douce trompette aux accents morriconiens d'Helen Stanley. avant qu'elle soit brutalement interrompue par un déluge sonore légèrement dissonant. Un mid tempo à la Pink Floyd s'installe ensuite, et c'est la voix de Vincent Cavanagh qui se fait entendre au chant principal accompagné par Belinda Kordic. Après une belle transition aux piano et trompette, l'ambiance se fait plus tendue sur la dernière partie du morceau. Le rôle des chanteurs est inversé sur le terrible 'Lost' qui montre un désespoir certain par rapport à l'humanité.

'In the night' voit la participation du chanteur de black metal norvégien Gaahl. Sur un rythme très lent, il laisse parler sa voix sur un ton narratif avant une montée en puissance où il se met à chanter accompagné de Belinda Kordic. Andy Taylor nous offre un solo de guitare aux accents floydiens.

‘Cry of love’ propose un nouveau duo masculin-féminin au chant, mais cette fois-ci pas de Belinda Kordic. L’américain Ryan Patterson, fondateur du groupe de punk rock Coliseum et qui officie parfois en tant que bassiste sur les tournées de Crippled Black Phoenix, est ici associé à l’artiste solo Suzie Stapleton australienne, désormais installée à Londres et dont le premier album *We are the plague* est paru cet été.

La rythmique est plus enlevée qu’à l’accoutumée avec une touche gothique, cold wave et pop. Les voix éraillées pleurent la perte d’un être cher.

Le contrasté ‘Everything I say’ est lui porté par la seule voix de Belinda Kordic. Après un intermède instrumental intitulé (-) se trouve sûrement le chef-d’œuvre de l’album interprété par l’artiste androgyne norvégien Jonathan Hulten, auteur cette année de son premier album solo, *Songs from another place*, très éloigné de l’univers du groupe Tribulation au sein duquel il officie en tant que guitariste. Ce titre possède un côté hypnotique et envoûtant très réussi.



Cerise sur le gâteau ou bien chantilly superflue selon les goûts, l’album se termine par une reprise de Bauhaus, ‘She’s in parties’. Comme souvent lorsque Crippled Black Phoenix s’essaye aux reprises, elle est très proche de l’original sur le plan musical. Par contre le chant de Belinda Kordic, qui s’est sans doute fait un petit plaisir avec cette reprise, est très réussi. A noter que Suzie Stapleton officie à la guitare.

Bien que je garde une préférence pour son prédécesseur, la réussite de cet *Ellengaest* démontre tout le sens de l’adaptation et le talent de Justin Greaves et de ses acolytes. D’une intensité indéniable, il se veut encore plus noir que son prédécesseur, et le choix des invités va dans ce sens .



Année 2020  
Peaceville Records  
Metal

Titres :  
Heart Set To Divide  
Behind The Blood  
Lacquer  
Rein  
The Winter Of Our  
Passing  
Vanishers  
City Glaciers  
Flicker  
Lachesis  
Neon Epitaph  
Untrodden

## Katatonia

### City Burials

En 2016, les musiciens de Katatonia, las du cycle album / tournée ayant suivi la sortie de *The Fall Of Hearts* se décidaient, à la grande surprise de leurs fans, à faire un break qui prend fin aujourd'hui quatre ans plus tard avec la sortie de ce nouvel opus, et le moins que l'on puisse dire est que Katatonia revient plus en forme que jamais.



Les suédois qui s'évertuent depuis près de trente ans à faire rimer deux concepts jugés diamétralement opposés par beaucoup, à savoir la noirceur et la beauté nous prouvent pourtant une fois de plus avec *City Burials* que ceux-ci, loin d'être incompatibles, peuvent se nourrir l'un l'autre pour donner naissance, dans ce cas précis, à une musique mélancolique parfaitement illustrée par la magnifique pochette signée par le talentueux et désormais incontournable Lasse Hoile.

*City Burials* s'inscrit directement dans la lignée de *Dead End Kings* et de *The Fall Of Hearts* tout en étant plus varié dans ses ambiances, proposant un mélange de puissance et de douceur teinté d'une mélancolie présente au détour de chaque note, de chaque refrain, de chaque solo. Une variété qui n'est pas sans rappeler l'excellent *Night Is The New Day* sorti en 2009.

La musique de Katatonia est sombre, baignée par les ténèbres depuis ses débuts, quand le groupe évoluait dans un registre doom aux accents death metal. Celles-ci n'ont pas disparues malgré le virage rock progressif / atmosphérique effectué par les musiciens, et sont même devenues, au fil des années, leur marque de fabrique.

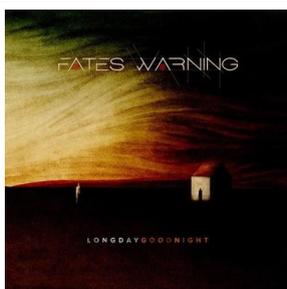
Ténèbres que l'on retrouve avec un grand plaisir tout au long de ce nouveau disque. Mais ici, pas de noirceur glauque et dérangeante comme on peut en trouver dans le black ou le death metal, plutôt une sorte plus poétique et vénéneuse, qui parle directement au cœur quitte à lui susurrer de bien tristes paroles. Les meilleurs exemples sont 'Vanishers', un morceau lent que Jonas interprète en duo avec Anni Bernhard (chanteuse de Full Of Keys) dont la voix envoûtante emmène le morceau vers des sommets d'émotions, le planant 'Lacquer' sur lequel les guitares n'interviennent pas, laissant la place à de délicats entrelacs électroniques, ou encore 'Lachesis', un court intermède de deux minutes et son piano majestueux.

# KATATONIA

Si les suédois excellent sur ces titres aux atmosphères éthérées, ils n'en sont pas moins excellents sur des morceaux plus énergiques tels que 'Behind The Blood' au refrain ravageur ou le bourrin 'Fighters'. Ils savent aussi mélanger leurs deux facettes comme sur le progressif 'Rein', 'City Glaciers', 'Neon Epitaph', 'Flicker' avec son piano électrique et sa petite digression électro, ou encore nous surprendre avec le presque "dansant" 'The Winter of Our Passing' aux relents pop / electro.

Katatonia nous offre pour son retour, un album d'une grande tristesse mais surtout d'une grande beauté sur lequel les musiciens sont au top de leur jeu (même les nouveaux qui semblent avoir définitivement trouvé leur place depuis The Fall Of Hearts), pas démonstratif pour un sou mais parfaitement maîtrisé et tout en nuances (ah ce solo sur 'Untrodden' !), le tout survolé par le chant hypnotique de Jonas Renkse et servi par une production impeccable.

City Burials est à l'image de cet hiver gris et froid dans lequel nous entrons et pourtant, on se plaît à l'écouter et à le réécouter sans pouvoir s'en lasser, se laissant envoûter par cette mélancolie qui forme un cocon par lequel il est aisé de se laisser absorber. Ce disque est à posséder absolument et à classer entre ceux d'Opeth, Leprous, Anathema ou Paradise Lost, autant de groupes avec lesquels Katatonia partage, à différents niveaux, une certaine vision de la musique.



Année 2020  
Long Branch Records  
Metal Progressif

Titres :

The Destination  
Onward  
Shattered World  
Alone We Walk  
Now Comes the Rain  
The Way Home  
Under the Sun  
Scars  
Begin Again  
When Snow Falls  
Liar  
Glass Houses  
The Longest Shadow  
of the Day  
The Last Song

## Fates Warning

### Long Day Good Night

S'il est un groupe sous-estimé dans le monde du metal en général et du metal progressif en particulier, c'est assurément Fates Warning. Apparu en 1982 sous l'impulsion du chanteur John Arch et du guitariste Jim Matheos, le groupe influencé par la NWOBHM inclut pourtant déjà de nombreux éléments progressifs dans sa musique et ce, dès *The Spectre Within* (1985) son deuxième album. Cette même année voit la naissance d'un petit groupe du nom de Majesty (qui ne tardera pas à devenir Dream Theater).

Avec *Awaken The Guardian* (1986), un album novateur pour l'époque, Fates Warning pose les bases d'un nouveau genre, le metal progressif. Queensryche, un groupe qui commence à faire parler de lui, sort cette année-là une autre œuvre fondatrice du genre, *Rage For Order*.



Le départ de John Arch qui laisse sa place à Ray Alder derrière le micro est une étape importante dans le développement du groupe qui sort avec *No Exit* (1988) une pierre angulaire de sa discographie. Ray Alder entraîne ses nouveaux collègues vers des horizons plus mélodiques et mélancoliques tout en restant fidèles aux racines metal du groupe. Au fur et à mesure des albums, Fates Warning affine sa formule et démontre à chaque nouvelle livraison qu'il est ce qui se fait de mieux dans le genre, mais aussi et malgré une carrière de près de quarante ans, de plus régulier en terme de qualité. Ce que l'on peut difficilement affirmer en ce qui concerne les deux autres géants du genre qui se sont perdus soit dans les problèmes juridiques pour Queensryche, soit dans une technique impressionnante certes, mais rébarbative qui se substitue à l'émotion pourtant présente sur ses deux premiers efforts pour Dream Theater (qui remercie d'ailleurs FW dans les crédits de son premier album) à qui on attribue bien trop souvent, à tort, la paternité du metal progressif.

Après n'avoir sorti que des albums devenus au fil du temps des classiques du metal progressif et un long silence de neuf ans entre *Fwx* (2004) et *Darkness In A Different Light* (2013), le groupe qui a toujours été plutôt avare en terme de sorties, enchaîne à nouveau les albums à un rythme plus régulier. Les américains nous livrent donc avec ce *Long Day Good Night* leur troisième disque en l'espace de neuf ans et le treizième de leur longue carrière pour le plus grand plaisir des amateurs du combo mythique. Un disque d'une longueur inhabituelle pour le groupe puisque *Long Day Good Night* s'étale sur un peu plus de soixante douze minutes et comporte pas moins de treize titres, soit le plus long album de leur carrière.



La musique de Fates Warning ne se laisse généralement pas apprivoiser à la première écoute. *Long Day Good Night* ne déroge pas à la règle et demande plusieurs passages sur la platine pour livrer tous ses secrets, même si quelques titres se révèlent être plus immédiats. Comme le déclare Ray, “Les styles de musique que nous avons écrits distinguent ce disque du reste de notre catalogue. [...] Nous avons essayé de donner à l'auditeur une foule de choses différentes à écouter, par opposition à un album où chaque chanson sonne de la même manière”. Pari réussi, *Long Day Good Night* est un album varié, sorte de synthèse de la carrière du groupe.

FATES WARNING

On retrouve donc le son caractéristique des américains mais divers éléments inattendus apportent une fraîcheur bienvenue à l'ensemble, une touche de jazz sur l'excellent 'The Longest Shadow of The Day', titre à tiroirs fort de plus de onze minutes sur lequel la paire rythmique s'en donne à cœur joie et qui vaut à lui seul l'achat de cet album. Une légère touche électro sur 'When Snow Falls' ou encore un groove presque funk sur 'Begin Again'. 'Now Comes The Rain' quant à lui aurait pu aisément figurer sur What the Water Wanted l'excellent album solo de Ray Alder sorti l'année dernière.

Ce qui ne change pas, en revanche, c'est la noirceur qui baigne la musique du groupe depuis ses débuts et qui s'installe définitivement à partir de Perfect Symmetry (1989). Il y a chez Fates Warning une urgence, la sensation que tout peut prendre fin d'une minute à l'autre. Cette noirceur qui est, à mon avis, la raison de leur manque de succès auprès du "grand public" prend encore une fois ici différentes formes.



Elle se présente parfois sous la forme d'une rage sourde comme sur les huit minutes du déjà classique 'The Destination Onward', titre d'ouverture qui nous mène en bateau avec son intro calme qui débouche sur un riff de guitare furieux de Jim Matheos soutenu par la frappe éléphantinesque de Bobby Jarzombek. Rage encore sur les heavy 'Shattered World' et 'Alone We Walk'. Elle s'incarne parfois sous la forme d'une extrême mélancolie, à l'image de 'When Snow Falls' sur lequel Gavin Harrison (Porcupine Tree, The Pineapple Thief) s'installe derrière les fûts, ou encore du nostalgique 'The Last Song'.

Parfois encore, elle prend celle d'une infinie tristesse, à l'image de celle que l'on peut ressentir à la fin d'une longue histoire d'amour ou lors de la perte d'un être cher comme sur le poignant 'Under The Sun' sur lequel Fates Warning s'alloue, pour la toute première fois, les services d'une véritable section de cordes.

Pour autant, la lumière arrive parfois à trouver son chemin au travers des ténèbres. Ces moments sont rares mais ils existent, comme le prouve les délicats arpèges de guitare des deux premières minutes de 'The Way Home', vite remplacés par une fougue soutenue par la paire rythmique Vera / Jarzombek au groove assassin.



La voix de Ray Alder ne cesse de gagner en profondeur au fil des années. Le bougre chante mieux que jamais sur ce Long Day Good Night sur lequel il exprime toutes sortes d'émotions avec une grande efficacité. Jim Matheos qui n'a pourtant plus rien à prouver donne, au travers de son jeu dépouillé, une leçon de simplicité et d'efficacité à pas mal de guitaristes.

Ray et Jim qui ont profité de l'inactivité de cette triste période de pandémie pour composer ensemble les morceaux de cet album, transforment tout ce qu'ils touchent en or. Fates Warning prouve une fois de plus qu'il est le maître incontesté du metal progressif et une source d'inspiration pour nombre de groupes évoluant dans le même style. Les musiciens excellent dans tout ce qu'il proposent, que ce soit sur des titres longs, courts, heavy, calmes ou plus atmosphériques et parviennent encore après près de quarante ans de carrière à se renouveler et à trouver le moyen de surprendre leurs fans dont, vous l'aurez compris, je fais partie.

Un album dans la lignée de ses deux prédécesseurs qui, espérons le, apportera enfin à Fates Warning la renommée qu'ils méritent amplement pour la qualité de leur musique et leur contribution essentielle au metal progressif.

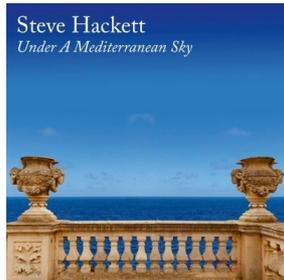
## Ils méritent également votre attention



VANDEN  
PLAS  
The Ghost X-  
periment



De 'When The World Is Falling Down', morceau heavy au refrain imparable, typique du style des allemands, agrémenté d'un petit break très Fates Warning lors du solo, à 'Ghost Engineers', ballade sombre dominée par un piano lent et mélancolique sur lequel Uli Perhonen revient prêter main forte à Andy Kuntz, Vanden Plas nous offre sept titres de metal progressif de qualité, magnifiés par une production puissante irréprochable.

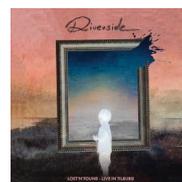


Steve Hackett  
*Under A Mediterranean Sky*

STEVE HACKETT  
Under A  
Mediterranean sky



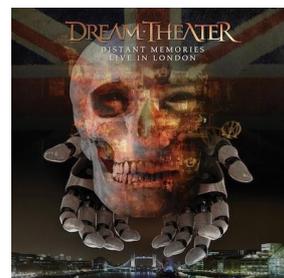
Under A Mediterranean Sky pourrait, qui sait, réconcilier deux mondes, celui de la musique classique et celui des amateurs de rock progressif. Les guitaristes goûteront le talent de Steve Hackett et les personnes qui suivent l'artiste depuis des années retrouveront avec bonheur cet incroyable artiste.



RIVERSIDE  
Lost n Found



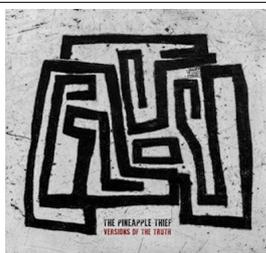
Avec une excellente set-list, il devrait aussi bien combler les fans que servir de porte d'entrée aux néophytes.



DREAM THEATER  
Distant Memories



Si vous aimez les ricains, ce live est un must have au même titre que celui à Budokan.



THE PINEAPPLE THIEF  
Versions Of The Truth



Ce Versions of the truth se situe au niveau des deux précédentes productions du groupe. Les arrangements et l'interprétation tout en subtilité sont un régal et le jeu parfaitement adapté et superbe de Gavin Harrison apporte un vrai plus.



SANGUINE HUM  
A Trace Of Memory



Avec A Trace Of Memory, le groupe surpasse ses prédécesseurs qui étaient pourtant déjà d'un très haut niveau. À découvrir d'urgence !

# DOSSIER

## PROG ET CINEMA

Le cinéma entretient une grande histoire d'amour avec la musique depuis que celle-ci a fait son apparition dans les salles obscures. Si depuis la naissance du cinéma, les projections étaient souvent accompagnées par un pianiste, puis par la suite, par un orchestre complet, ces musiciens improvisaient souvent ou interprétaient, pour accompagner les images, des extraits du répertoire classique censés représenter les différentes émotions présentes à l'écran.

Les choses changent le 17 novembre 1908, jour de sortie de **L'assassinat du duc de Guise**, un film d'André Calmettes et Charles Le Bargy pour lequel le célèbre compositeur Camille Saint-Saëns a écrit spécialement la musique, créant la toute première bande originale d'un film, ouvrant ainsi la porte à une toute nouvelle façon de penser le rapport entre les deux formes d'arts, même s'il faudra attendre 1926 et le triomphe du procédé Vitaphone, qui enregistre le son sur un disque et le synchronise avec le projecteur pour que cinéastes, producteurs et musiciens prennent conscience du rôle de la voix, des bruits et de la musique dans un film.

C'est le célèbre film sonore (parole et musique) **Le chanteur de jazz** d'Alan Crosland (1927) qui impose par son succès le cinéma parlant et par là même, musical.

Le succès du cinéma qui devient de plus en plus populaire au fur et à mesure des évolutions techniques entraîne dans son sillage la musique qui prend de plus en plus de place, dépassant son rôle de simple habillage des images pour devenir une part importante du film, lui donnant du sens et de l'épaisseur.

Les années 50 voient le jazz faire son entrée dans les salles obscures. **Un Tramway nommé Désir** d'Alex North (1951), **l'Homme au bras d'or** d'Elmer Bernstein (1959) sont des exemples de l'utilisation du jazz au cinéma. La performance improvisée de Miles Davis pour **Ascenseur pour l'Échafaud** de Louis Malle (1957) en est certainement la plus parfaite illustration .

## LES ANNÉES 70

### L'age d'or

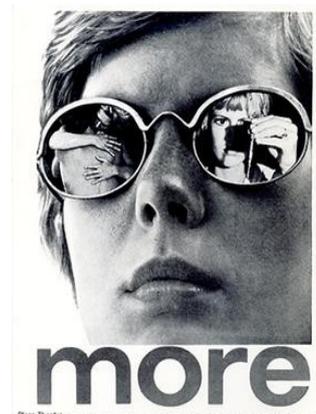
1969 voit l'arrivée du rock dans les films. Alors que les bandes originales se transforment en compilation de tubes du moment, faisant exploser les ventes d'albums, certaines deviennent même de véritables succès populaires.

La musique devient alors indissociable de l'image et les réalisateurs lui accordent une place croissante, à l'image de Barbet Schroeder qui ouvre les portes du cinéma au rock progressif en confiant la musique de **More**, le film sur lequel il travaille, à un jeune groupe, Pink Floyd.

Les musiciens ont fait une grande impression sur le réalisateur qui dira:

- "Les Pink Floyd ont fait une musique absolument idéale. Je leur ai montré le film et leur ai demandé une musique qui soit en situation. Ils ont trouvé un élément magique étonnant, et surtout le sens de l'espace. C'est vraiment une musique, bien plus que de simples chansons. Souvent, la musique sert à faire avaler certaines faiblesses, ce n'est pas le cas dans More où elle ajoute une dimension au film. Pour l'enregistrement, les Pink Floyd composaient leur musique l'après-midi, en revoyant le film, puis enregistraient le soir, cinq jours de suite entre minuit et neuf heures du matin, sur un magnétophone à seize pistes. Le type du studio m'a dit qu'il n'avait jamais vu des musiciens aussi énergiques et consciencieux !" (1)

La musique du Floyd colle parfaitement au film de Barbet Schroeder qui dépeint la descente dans l'enfer de la drogue du couple Stefan et Estelle. Le film qui s'inscrit à la perfection dans son époque, à savoir le milieu du mouvement hippie, devient, en partie grâce à la musique de Pink Floyd qui a su créer une musique lumineuse mais aussi sombre ou oppressante, un film culte de la contre-culture pour toute une génération.



Si avec **More**, le mariage entre cinéma et progressif est une réussite, il n'inspire pas pour autant foule de réalisateurs. Quelques-uns se laissent pourtant tenter, à l'image de Michelangelo Antonioni qui en 1970 utilise la musique de Kaléidoscope, un groupe de folk psychédélique, auteur de quatre albums entre 66 et 70, mais aussi de Pink Floyd, pour son film **Zabriskie Point** qui aborde le même thème que More de Schroeder.



"la bande originale est considérablement plus profonde et plus cohérente que le film" et "qu'elle vaut la peine d'être entendue pour les enregistrements de Pink Floyd"

Robert Christgau - Village Voice 1970

Si le film ne reçoit que peu de critiques favorables, la musique du Floyd en revanche se taille la part du lion, ce qui fera dire à Robert Christgau, critique du journal Village Voice que "la bande originale est considérablement plus profonde et plus cohérente que le film" et "qu'elle vaut la peine d'être entendue pour les enregistrements de Pink Floyd". (2)

En 1970 encore, Jerzy Skolimowski utilise le titre 'Mother Sky' du groupe Can pour son film **Deep End** qui ne laissera pas de souvenir impérissable dans les mémoires.

Il faut attendre 1972 pour que le prog fasse un retour significatif dans les salles obscures. Tout d'abord avec le film **Aguirre** de Werner Herzog qui utilise la musique du groupe allemand Popol Vuh dont l'aspect méditatif crée un contraste avec la folie du personnage principal incarnée à l'écran par Klaus Kinski. C'est ensuite Barbet Schroeder qui, suite au succès de leur précédente collaboration, demande à Pink Floyd de composer la bande originale de son nouveau film **La Vallée**. Encore une fois, c'est un succès, la musique transcende les images. Pour ne pas faire de publicité au film, la bande originale sortira sous le nom d'Obscured by Clouds suite à un désaccord entre les membres du groupe et le studio de production du film.



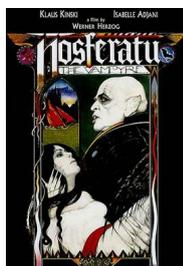
Le rock progressif montre encore qu'il a tout à fait sa place dans les salles de cinéma, et ce n'est pas fini. Un an plus tard, un autre film va démontrer l'importance que peut avoir ce genre musical pour le cinéma. Cette fois-ci, c'est un hasard qui va mettre le prog sous les feux des projecteurs. William Friedkin qui avait commandé la musique pour son film l'**Exorciste** à Lalo Schifrin, se voit très déçu par la partition qui lui est proposée par le compositeur. À la place, il jette son dévolu sur une musique déjà existante, le titre 'Tubular Bells' du jeune Mike Oldfield, multi-instrumentiste de talent dont Tubular Bells est le premier album.



La musique qui contribue fortement à l'atmosphère oppressante du film, ainsi que le film lui-même, remportent un succès retentissant et propulsent Mike Oldfield au rang de véritable star. Tubular Bells se vend à des millions d'exemplaires dans le monde et reçoit même en 1975 le Grammy Award de la meilleure composition instrumentale pour le plus grand bonheur de la toute nouvelle maison de disque Virgin Records qui a eu la bonne idée de signer avec Mike Oldfield peu de temps avant, et devient grâce à lui un acteur majeur du monde de l'édition musicale.

Cette même année, Keith Emerson compose la musique du **Lisztomania** de Ken Russell, une biographie filmée du compositeur hongrois Franz Liszt qui ne rencontre pas un franc succès et passe totalement inaperçue. Emerson avouera lui-même plusieurs années plus tard qu'il ne l'apprécie pas du tout.

Après **Aguirre**, c'est encore vers Popol Vuh que se tourne Werner Herzog pour leur seconde collaboration d'une longue liste à venir. Celle-ci donne naissance à **Cœur de Verre**, un drame expérimental, ainsi que l'album du même nom.



En 1979, le tandem travaille sur le remake du **Nosferatu** de Murnau avec Klaus Kinski dans le rôle du comte Orlof et la jeune Isabelle Adjani dans le rôle de Lucy Harker. La bande originale comporte plusieurs titres de Brüder des Schattens – Söhne des Lichts, le dixième album des allemands.

Les années 70 ont probablement été les années les plus fastes pour le rock progressif au cinéma. Outre les exemples cités plus haut, il est bon d'ajouter l'apport important des allemands de Tangerine Dream, véritable machine à composer qui dès 71 commence à écrire pour la télévision. En 77, le groupe compose la musique du **Convoi De La Peur**, film d'aventure de William Friedkin, son premier travail pour les studios Hollywoodiens et une de ses œuvres majeure (il y en aura d'autres) qui lui ouvre les portes de la reconnaissance mondiale.



Autre groupe prolifique s'il en est, Goblin qui a écrit et interprété un grand nombre de musiques pour les réalisations du maître de l'horreur transalpin Dario Argento dont **Profondo Rosso** (qui contient aussi le morceau 'Man-erg' du groupe Van der Graaf Generator - 75) ou encore **Suspiria** et sa petite rengaine maléfique (qui n'est pas sans rappeler Tubular Bells - 77).

Goblin a aussi écrit la musique du cultissime **Zombies** de George A Romero (78), de **Terreur sur la lagune** d'Antonio Bido (78) ou de **Blue Holocaust** de Joe d'Amato (79) et beaucoup d'autres comme nous le verrons plus tard.



## LES ANNEES 80

### La chute de l'empire prog....?

Même si le prog a fait les grandes heures de la musique de film dans les seventies, les années 80 le relègue à l'arrière-plan sur les ondes radios comme au cinéma. Fini les longues et aventureuses pièces où les humains sont aux commandes, place aux ordinateurs, synthétiseurs et autres programmeurs. Durant cette décennie où les claviers sont devenus maîtres, le progressif est obligé de se dissimuler sous des atours électroniques pour subsister.

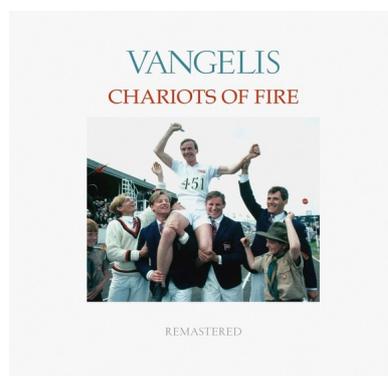


Après l'échec en 1975 de son **Lisztomania**, Keith Emerson tente une nouvelle fois l'aventure de la musique de film. Il signe, sans grand génie, la bande originale d'**Inferno** de Dario Argento. Si le film fait une honorable carrière, sa musique ne restera pas, quant à elle dans les mémoires. Le groupe Goblin quant à lui, est très occupé avec la BO de **Contamination** de Luigi Cozzi (1980) et compose dans la foulée la BO de **L'Autre Enfer** de Bruno Mattei (1981).

Si les synthés sont mis en avant, Goblin propose toujours un progressif sombre, angoissant qui privilégie les ambiances.

L'année 81 est celle du polar **Le Solitaire**, premier film du réalisateur Michael Mann pour lequel Tangerine Dream compose un autre de ses travaux majeurs.

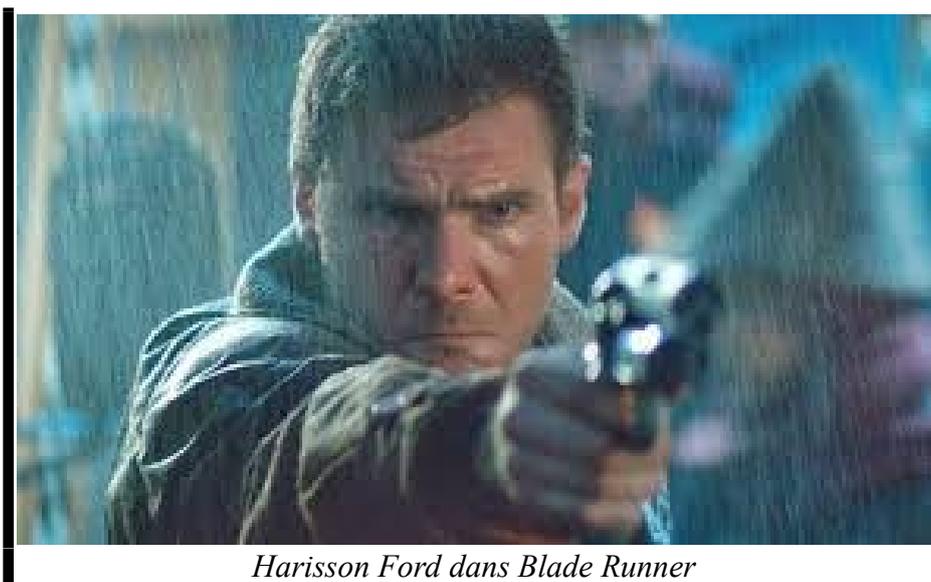
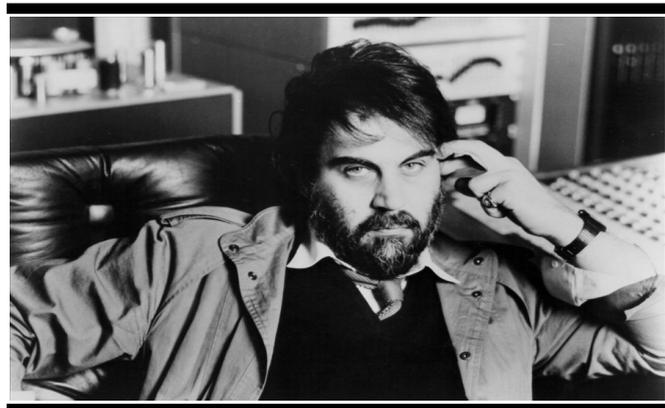
C'est aussi l'année de la sortie des **Chariots De Feu** de Hugh Hudson dont Vangelis compose la musique originale. Si la musique du grec est électronique, elle est associée depuis toujours au genre progressif. Il a d'ailleurs fait partie des Aphrodite's Child avec notre Demis Roussos national avec lequel il a sorti un classique, l'excellent album 666. Pour l'anecdote, Vangelis a été approché en 74 par le groupe Yes pour remplacer Rick Wakeman, offre qu'il décline courageusement par peur de perdre sa créativité. (3)



82 voit une nouvelle participation de Popol Vuh à un projet de Werner Herzog. Cette fois-ci, c'est pour **Fitzcarraldo** que les allemands compose la musique qui comporte en outre les enregistrements originaux du chanteur d'opéra Enrico Caruso, ainsi que des extraits 'I Puritani' de Vincenzo Bellini, de La Bohème Giacomo Puccini et de Rigoletto et Ernani de Giuseppe Verdi. (8)

Une fois de plus, le rock progressif démontre avec ces films, sa capacité à installer une ambiance, à donner de la matière au film ou à sublimer une ou plusieurs scènes. Tout le monde se souvient dans les **Chariots De Feu** du thème triomphal qui illustre la scène des jeunes athlètes courant sur la plage, un thème définitivement associé au film et qui a grandement participé à sa popularité.

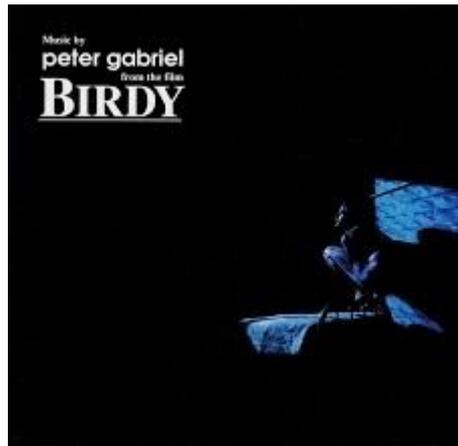
**Blade Runner** de Ridley Scott sort la même année que **Fitzcarraldo**. Le film est mis en musique par Vangelis qui, encore abasourdi par le succès des **Chariots de Feu**, refuse de produire l'album de la bande originale par peur d'être catalogué comme compositeur de musique de films. Les producteurs du film passent alors commande auprès du New American Orchestra d'une adaptation en version orchestrale des partitions que Vangelis a écrites pour le film. L'album et le film font un carton. La musique collant à merveille à l'atmosphère oppressante de l'univers futuriste dépeint par Scott n'y est pas étrangère, apportant la preuve que le progressif peut apporter à un film l'indispensable petit plus qui fait la différence entre un bon film et un chef-d'œuvre.



*Harrison Ford dans Blade Runner*

Le magnifique **Birdy** d'Allan Parker sorti en 1984 voit le légendaire Peter Gabriel s'atteler pour la première fois à la création d'une bande originale. Un coup d'essai et un coup de maître pour l'artiste plus connu pour sa participation à Genesis ou pour sa carrière solo en plein essor. L'album est composé de titres instrumentaux issus des rush de ses anciens albums, ce qui fera dire à Tom Demalon, un utilisateur sur allmusic:

"Le fait que Birdy soit composé d'instrumentaux signifie que les auditeurs dont la connaissance de la musique de Gabriel est limitée à 'Sledgehammer' et 'In Your Eyes' seront largement déçus. Cependant, sa nature méditative en fait une écoute fine et réfléchie pour les plus aventureux". (4)



En effet, monsieur Gabriel propose une musique à des kilomètres de ses tubes pop. Ambiances sombres, planantes, voire éthérées sont à l'ordre du jour pour le plus grand plaisir des fans du Gabriel plus progressif.

En 84 encore, c'est Brian Eno en collaboration avec le groupe Toto qui est aux commandes de la BO de **Dune** de David Lynch.

#### L'AVIS DU PATRON



En 1981, après plusieurs tentatives avortées, David Lynch se lance dans l'adaptation du célèbre roman de Frank Herbert publié en 1965, **Dune**. Le film sort dans les salles obscures en 1984 et si les lecteurs de Herbert n'y trouvèrent pas forcément leur compte, ce fut pour certains l'occasion de découvrir l'univers de science-fiction d'un auteur talentueux.

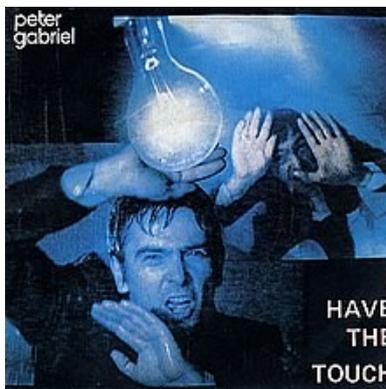
Un quart de siècle plus tard, que reste-il de ce film ? La bande originale de **Dune**, plus que les images (la série de 2000 est bien meilleure), frappe encore les esprits, une musique composée par le groupe Toto et Brian Eno. Entrecoupée de dialogues tirés du film (le prologue de la princesse Irulan et la folie du baron Harkonnen), cette bande originale grandiloquente mêle musique symphonique avec l'orchestre de Vienne, guitares, basse, synthétiseurs, claviers, batterie et chœurs.

**Dune** reste une des rares bande originale de film avec Birdy qu'il m'arrive encore d'écouter à l'occasion, de magnifiques supports sonores à mes lectures.

J.C

Le dernier travail en commun entre Popol Vuh et Werner Herzog verra le jour en l'année 1987 sous la forme du film **Cobra Verde** et bien sûr de sa bande originale par le groupe allemand. Si la collaboration entre le cinéaste et les musiciens est la dernière dans le domaine du cinéma, elle se poursuivra pour l'illustration de plusieurs documentaires.

1989 voit le retour aux affaires cinématographiques pour Peter Gabriel. Il réalise *Passion*, bande originale du film **La Dernière tentation du Christ** de Martin Scorsese pour lequel il reçoit un Grammy Award amplement mérité en 1990. Il s'impose ainsi comme un excellent compositeur pour le cinéma pour lequel il ne travaillera pourtant que peu, en revanche, sa musique sera utilisée à de nombreuses reprises pour illustrer films, séries télévisées ou même jeu vidéo prouvant ainsi l'intérêt qu'un artiste "prog" peut générer dans le monde du cinéma en général. (5)



Les eighties n'ont finalement pas été si difficiles pour le prog qui a su s'imposer malgré sa « disparition » des ondes. Il a su s'adapter et progresser pour pouvoir exister.

Le rock progressif est souvent utilisé pour son aspect instrumental et "flexible" dans sa construction afin de créer des paysages sonores épiques dans des scènes où la musique habille généralement des images « muettes » qui permettent au spectateur de s'immerger complètement et provoquer chez lui des émotions fortes. Souvent utilisé dans les 70's comme support aux délires sous acides de réalisateurs désireux de documenter leur époque, le progressif se prête particulièrement bien à l'illustration de films historiques, de science-fiction ou encore d'heroic-fantasy, thèmes qui constituent bien souvent la base des textes du rock progressif lui-même.

L'impact de ces musiques écrites par des artistes de rock progressif est telle que la simple évocation des titres des films dont elles sont tirées fait immédiatement penser aux artistes les ayant interprétés plutôt qu'aux films eux-mêmes.

## ET APRES ?

Les années 90 et 2000 ont vu le progressif (ou assimilé) réapparaître dans le paysage musical sous l'impulsion de groupes rencontrant un certain succès sans pour autant être mainstream. Ces groupes ont inspiré de jeunes ou moins jeunes réalisateurs qui ont inclus à doses homéopathiques quelques titres de ces artistes dans leurs films ou leur ont commandé du matériel inédit. Cette démarche semble plus tenir du goût des réalisateurs eux-mêmes pour la musique de ces groupes que d'une recherche d'une ambiance particulière ou d'une utilisation mercantile du succès des groupes précités.



*Radiohead*

Le champion toutes catégories est assurément Radiohead dont les titres se retrouvent régulièrement dans les productions des vingt dernières années (**Romeo+Juliette**, **Prisoners**, **le fils de l'homme**, **Vanilla Sky**....) (6). Le groupe a même composé un titre pour **Spectre**, un film de la série James Bond. Malheureusement, celui-ci jugé trop mélancolique sera écarté par les producteurs du film.

Mogwai a, dans les années 2000 les honneurs du grand écran et participe activement à de nombreuses musiques de films ou de documentaires (**Les Revenants**, **Kin**...).



*Mogwai*



*Ulver*

Ulver réalise quelques musiques de films, notamment pour **Riverhead** et le court métrage Lykantropen.

Les islandais de Sigur Rós qui ont écrit ou « prêté » leurs titres pour un grand nombre de films ou documentaires (**127 heures**, **un prophète**, **Slumdog Millionnaire**.... ) font aussi partie de cette vague de nouveaux groupes populaires auprès des réalisateurs. (7)



*Sigur Rós*

Si les jeunes ont, signe des temps, attiré la lumière à eux, la vieille garde n'a pas pour autant disparu du paysage cinématographique. Les anciens ont eu la place qu'ils méritent dans les salles obscures tout au long de ces deux décennies.

Outre Peter Gabriel dont on peut entendre des titres dans les films *Phenomenon*, *Red Planet* ou *Vanilla Sky* pour n'en citer que quelques-uns.



*Trevor Rabin*

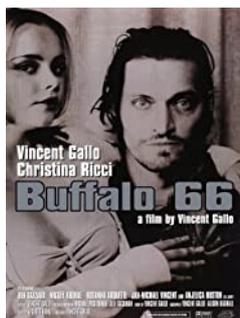
Trevor Rabin, guitariste de Yes (83 à 95), a aussi composé de célèbres bandes originales de films parmi lesquelles *Con Air*, *Armageddon* et *Ennemi d'état*, *60 Secondes chrono*, ou bien l' *Exorciste: The Beginning*.

La musique des vétérans du genre surgit à l'occasion dans diverses productions hollywoodiennes ou indépendantes. Focus (*Baby Driver*, *Hot Fuzz*, *The Babysitter*...), Rush (*Little Evil*, *Fanboy*, *Halloween*...), Yes (*Vanilla Sky*, *Buffalo66*, *Appolo 18*...), Jethro Tull (*Appolo 18*, *Adieu De Gaulle*, *Adieu*, *Presque célèbre*...), ELO (*Un Hologramme Pour Le Roi*, *Austin Powers* et le plus récent *Les Gardiens de la Galaxie*...) ou encore King Crimson dont les morceaux sont utilisés régulièrement comme c'est le cas dans *Le Fils De L'homme*, *The Bling Ring*, *Salvador*, *Sonny*, *Buffalo 66* et même dans une des différentes versions de *Big Boss* avec Bruce Lee !



Une scène de ce film prend place dans la célèbre centrale électrique de Battersea que l'on peut voir sur la pochette de l'album *Animals* de Pink Floyd. Derrière les deux personnages qui discutent, on peut même apercevoir très clairement le cochon du Floyd flottant dans l'air.

De plus, la BO du film comporte le titre 'In The Court Of The Crimson King' de King Crimson.



**Buffalo 66** comporte de nombreux morceaux de rock progressif dont 'Sweetness' et 'Heart of the Sunrise' de Yes ou encore 'Moonchild' de King Crimson.

Le rock progressif au cinéma suit donc les fluctuations musicales de son époque. Prédominant dans les années 70, parce que très populaire dans la culture pop et capable d'accompagner les images psychédéliques de films expérimentaux nourris à diverses substances plus ou moins hallucinogènes, il tend à se faire plus discret, sans pour autant disparaître dans les années 80, montrant une étonnante capacité à s'adapter aux besoins de son époque, offrant même au cinéma quelques-uns des plus beaux thèmes musicaux.

Dans les années 90, la naissance de nouveaux courants musicaux associés au progressif redonne de la vigueur au genre comme illustration de productions cinématographiques. Si le prog se retrouve dans de nombreux films, il n'est plus, comme auparavant, le seul à habiller le film mais une petite part de bandes originales plus éclectiques et variées. On peut toutefois compter sur les nouvelles générations de groupes et de réalisateurs pour trouver un terrain d'entente et continuer à faire vivre le prog au cinéma et espérons-le, à le faire découvrir à une nouvelle génération de spectateurs.

(1)<https://www.allocine.fr/film/fichefilm-1367/secrets-tournage/>

(2) [https://en.wikipedia.org/wiki/Zabriskie\\_Point\\_\(album\)](https://en.wikipedia.org/wiki/Zabriskie_Point_(album))

(3) <https://fr.wikipedia.org/wiki/Vangelis>

(4) <https://www.allmusic.com/album/birdy-mw0000189972>

(5) [https://fr.wikipedia.org/wiki/Peter\\_Gabriel#Musiques\\_de\\_films](https://fr.wikipedia.org/wiki/Peter_Gabriel#Musiques_de_films)

(6) [https://www.senscritique.com/liste/Dans\\_ce\\_film\\_on\\_entend\\_Radiohead/259130#page-2/](https://www.senscritique.com/liste/Dans_ce_film_on_entend_Radiohead/259130#page-2/)

(7) [https://www.senscritique.com/liste/Dans\\_ce\\_film\\_vous\\_entendrez\\_Sigur\\_Ros/1739214](https://www.senscritique.com/liste/Dans_ce_film_vous_entendrez_Sigur_Ros/1739214)

(8) <https://fr.wikipedia.org/wiki/Fitzcarraldo>

# MOTS CACHÉS

RETROUVEZ LES SEIZE NOMS DE DÉRIVÉS DU ROCK PROGRESSIF DE LA LISTE CI-DESSOUS. ILS SE CACHENT DANS CETTE GRILLE SOIT HORIZONTALEMENT SOIT VERTICALEMENT OU EN DIAGONALE.

**NEOPROG, SHOEGAZE, KRAUTROCK, SYMPHONIC ROCK, SPACE ROCK, POST ROCK, ART ROCK, MATH ROCK, PSYCHEDELIC, DJENT, METAL PROG, PROG DEATH METAL, ZEUHL, POP PROGRESSIVE, CROSSOVER PROG, AMBIENT.**

